

# Nous ne nous faisons pas confiance, nous ne nous aimons plus \*

**Ariane Mnouchkine**

*Fondatrice et animatrice du théâtre du Soleil*

Sur la crise financière, j'ai des questions concrètes. Qui fait quoi? Qui a fait quoi? Qui fait encore quoi? Qui vraiment a été ruiné? Qui, au fond, a fait semblant d'être ruiné pour être enrichi? Je veux le comprendre, j'ai besoin de le comprendre. L'économie se sert d'une langue qui est non seulement complexe mais incompréhensible. Nous avons besoin de traducteurs honnêtes. C'est ce que devraient être les politiques. Or, ils ajoutent à la confusion. Ils ne nous expliquent pas, ils prétendent nous dire quoi penser. Ce n'est pas ce que nous voulons. On dit qu'ils parlent la langue de bois. Cela pourrait ne pas être vrai pour certains si, tout simplement, le journaliste en face d'eux ne les interrompait pas avant même qu'ils aient fini leurs phrases. C'est une technique. Les journalistes français—je ne veux pas les accuser tous—, certains journalistes, confondent arrogance du ton avec pertinence de la question. Ils posent des questions stupides sur un ton impoli et ils croient qu'ils sont courageux. Je préférerais qu'ils posent des questions très dérangeantes et incisives sur un ton courtois. Il y a des personnes qui nous rendent intelligents quand nous parlons avec elles. Les politiques devraient nous rendre intelligents. Or ils nous rendent furieux et bêtes.

Je vois le public arriver au théâtre. Je vois à quel point les gens sont tendus et combien l'heure que nous leur demandons de passer avec nous, avant le spectacle, est indispensable pour qu'ils arrivent à se calmer, à faire un tout petit peu d'espace en eux pour accueillir ce qui arrive, ne serait-ce que la nourriture. Pour oser manifester leur intelligence. Quand ils voient qu'on court

partout pour essayer de leur faire plaisir, ils s'en étonnent : «C'est bizarre, comment cela se fait-il?» Et à un moment donné, ils se disent : «Eh bien oui, c'est normal, je suis respecté.» Ils prennent confiance, se mettent à parler avec leurs voisins, la table se partage. Nous sommes dans un moment, dans notre société, en France, où nous ne nous faisons pas confiance, nous ne nous aimons plus. Nous sommes en guerre civile. C'est qu'on a déclenché en nous une telle culpabilité, une telle incompréhension que, dans un pays comme le nôtre, il y ait des gens à ce point mal lotis et d'autres si captieux, si accumulateurs ! Cela nourrit des colères qui, du coup, confondent tout.

Prenons les impôts. Les gens ont l'impression que l'État nous prend, mais l'État, c'est nous ! Justement, c'est bien le problème : dans l'inconscient, l'État, ce n'est pas nous. Pour l'instant, je n'ai aucune prise sur l'État, donc l'État, ce n'est pas moi. Au fond, les hommes et les femmes politiques devraient non seulement promettre, mais faire tout pour que l'État, ça redevienne nous. Quand j'entends Stauss-Khan parler de «gouvernance mondiale», je me dis : mais la gouvernance mondiale, dans l'état actuel des choses, cela va être une dépossession encore plus grande ! C'est la phrase de Paul Valéry : «La politique, c'est l'art d'empêcher les gens de s'occuper de ce qui les regarde.» On nous empêche de vraiment bien comprendre certaines choses par le jargon, par des diversions. Marine Le Pen est la chef du parti fasciste. Arrêtons de répéter que ce qu'elle dit est scandaleux et de lui faire de la publicité. Pendant ce temps, le Front national, après avoir pris le drapeau national, après avoir pris Jeanne d'Arc, est en train de prendre la laïcité. Parce que la gauche ne défend pas la laïcité. Nous sommes d'une hypocrisie, d'une lâcheté sans mesure. Nous ne disons pas que les prières dans la rue sont un scandale dans un pays laïc. La droite a pris la sécurité, le Front national est en train de prendre la laïcité, et ce qui se trame, c'est une alliance objective, c'est-à-dire un retour du Front national dans la droite dite «normale».

J'attends des *leaders* de la gauche qu'ils aient un peu de courage politique et qu'ils me donnent les moyens de comprendre la situation afin qu'en mon âme et conscience, je choisisse quelle route je veux prendre. Et je veux qu'on redonne de l'espoir à la jeunesse. Ils ont dix-sept ans et on leur raconte que c'est la fin de l'histoire... Se rend-on compte de ce que cela veut dire ? Mais ils sont au début de l'histoire, il faut leur donner du cœur, du lien, comme on dit maintenant, de la confiance.

\* *L'Humanité des débats*, 05 février 2011, page 7. Propos recueillis par Jacqueline Sellem.